

A Budapest

Autor(en): **E.Gd.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **1 (1913)**

Heft 10

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248615>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

plus distinguées parmi celles qui dirigent le mouvement social américain, était à Budapest quand cette loi fut votée; aussi, partie « sans voix » comme disent les Anglais, elle va rentrer chez elle comme électeur.

A BUDAPEST

St-Gertraud im Suldental (Tyrol), juillet 1913.

Il pleut. Un rideau gris de brumes épaisses cache le fond de la vallée, où, hier encore, la Königspitze dressait dans l'éclat bleu du ciel sa cime royale ourlée de glaciers étincelants. Les mélèzes secouent mélancoliquement leurs branches humides, et tout près de nous, la neige marbre de blanc les plaques vertes des pâturages.

Alors ma pensée se reporte aux journées ensoleillées de Budapest, aux flots dorés du Danube, aux petits vapeurs pareils à de grands oiseaux, à la fière ordonnance des quais, à la colline rosée du Gellert-hégy... Je revois, comme si j'y étais, dans ce cadre grandiose et lumineux qui nous est devenu familier, les silhouettes bien connues de congressistes, de déléguées officielles, de suffragistes notoires. Je me retrouve dans la vaste salle mauresque du palais municipal de la Redoute, flamboyante des drapeaux des vingt-huit pays affiliés à l'Alliance internationale pour le Suffrage féminin, salle qui fut une joie pour les yeux, mais pas pour les oreilles, car ainsi que l'a formulé Mrs Chapman Catt dans son discours final : ... « Nous n'avons jamais eu un aussi beau local, mais jamais une aussi mauvaise acoustique ! ... » Et le quart des déléguées et la moitié des congressistes n'entendant que peu et mal, les difficultés inhérentes à des délibérations en trois langues n'en ont pas été précisément simplifiées !

* * *

Mais tout d'abord, il faut parler de Vienne. Il faut dire que dans la ville charmeuse et souriante, où la vie semble couler facile et aimable, il est une poignée de femmes que ne satisfait pas leur réputation méritée d'élégance et de bonne grâce. Celles-là travaillent courageusement comme toutes les autres suffragistes, — plus que d'autres, car elles se heurtent à des difficultés que nous ne soupçonnons pas. Il existe en effet un certain paragraphe de loi qui interdit aux femmes de fonder des associations à but tant soit peu politique, si bien qu'il ne peut exister d'association légale pour le Suffrage féminin, mais seulement un comité qui parvient ainsi, en quelque manière, à tourner la difficulté. Ce sont ces femmes qui ont voulu profiter du passage à Vienne de tant de suffragistes pour réveiller un peu l'opinion publique, et faire en faveur de nos principes une active propagande. Et ce à quoi elles sont parvenues montre combien est, somme toute, favorable à la diffusion d'une idée, l'opposition et l'oppression. Jamais chez nous, à Genève, à Lausanne, où nos ennemis sont bien plutôt l'inertie et l'indifférence, jamais nous n'aurions groupé tant de bonnes volontés diverses, femmes du monde, étudiantes, mères de famille, jeunes filles, maîtresses d'école; jamais nous n'aurions rassemblé un public comme celui qui se pressait dans la grande salle du Musikverein pour écouter nos oratrices les plus célèbres; jamais nous n'aurions pu organiser avec autant de confortables limousines et de pimpantes autos particulières le défilé sensationnel, qui nous conduisit durant tout un matin des larges boulevards du Ring à la Mariahilferstrasse et à Schönbrunn... Si des femmes auxquelles le plein droit d'as-

sociation n'est pas même reconnu en sont là, que ne devrions-nous pas pouvoir faire, nous autres Suisses ? Hélas !..

Et ceci m'amène à constater combien retardé est encore notre mouvement, et combien nous sommes à l'arrière-garde des pays qui demandent le droit de vote. Non seulement nous ne sommes en mesure de faire aucune démarche directe, mais notre œuvre de propagande est encore si lente et si difficile ! Si l'honneur nous échoit une fois ou l'autre (vers 1920 !!) de recevoir chez nous le Congrès international, arriverions-nous à rassembler autant de forces, autant d'argent, non seulement que les Viennoises qui n'avaient organisé qu'une conférence préliminaire, mais surtout que les Hongroises qui, depuis deux ans, ont travaillé sans relâche, avec l'appui de toutes les classes de la société, de la municipalité et du gouvernement ? J'ai peur que non. Car il ne faut pas se dissimuler que l'effort est énorme, et que si la réception du Congrès constitue un merveilleux moyen de propagande, cette propagande ne peut pas s'exercer dans un pays où l'idée du suffrage ne groupe qu'un nombre encore restreint de partisans. Nous savons maintenant ce qu'il nous reste à faire !

Pour ses prochaines sessions, le Congrès a reçu plusieurs invitations. En 1915 il siègera probablement en Allemagne (Berlin, Dresde ou Munich) et en 1917, probablement aussi, à Paris.

* * *

On m'a demandé de « raconter le Congrès » dans cet article. Mais, peut-on exposer, dans un cadre aussi forcément restreint, le tout complexe et varié qu'est un grand Congrès, qui a duré une pleine semaine et réuni 2800 participants ? dans les séances duquel ont parlé tant de femmes célèbres, dont il faudrait du moins esquisser le portrait, et qui, mélangeant le sérieux à l'agréable, a offert tant de réceptions publiques ou particulières, tant de visites à des institutions, de promenades et d'excursions variées ? Il faut me borner à quelques notes générales, puis à répondre aux quelques critiques qui n'ont pu manquer de se produire.

Dans les séances de travail, il faut en distinguer de deux sortes : les unes d'ordre plutôt administratif, où nous discutons nos propres affaires intérieures; les autres, destinées plus spécialement à la propagande, où si nous n'apprenions rien de très neuf, nous autres suffragistes, nous avons du moins le privilège d'entendre des oratrices de marque, et de glaner çà et là quelque détail significatif, quelque renseignement complémentaire. Parmi ces dernières, il faut citer d'abord la séance d'ouverture, dans la jolie salle de l'Académie de musique, où après l'exécution d'une ouverture orchestrale et la récitation d'une ode composées spécialement en l'honneur du Congrès, après les paroles de bienvenue des présidentes des comités hongrois, du maire de Budapest et du ministre de l'instruction publique, Mrs Chapman Catt prononça le discours qui est un des morceaux de résistance de chaque congrès. A l'intérêt de cette revue accoutumée des progrès de l'idée suffragiste de deux ans en deux ans s'ajoutait celui de connaître les impressions que notre présidente internationale rapportait de son voyage « suffragiste » autour du monde. Et ces impressions sur les femmes orientales, en particulier, sont si différentes des vieux clichés conventionnels !

« La femme de l'Orient, a dit en substance Mrs Catt, n'a jamais été le sexe satisfait et content que nous nous représentons d'après les auteurs européens et orientaux. Derrière le « Purdah » aux Indes, dans les harems du mahométisme, derrière les voiles et les portes barrées, dans les chaises à porteurs closes, il y eut de tout temps de la rébellion dans les

« cœurs des femmes. Contraintes à l'oisiveté, elles attendaient < toujours le libérateur.

< Nous nous sommes entretenues avec bien des femmes dans < tout l'Orient, qui n'avaient jamais entendu parler du mouve- < ment féministe, et qui, pourtant bien qu'isolées, s'étaient fait < le programme entier de l'émancipation des femmes, y compris < le vote. Nous les entendions énumérer les étapes de l'évolution < nécessaire pour la liberté, tantôt les yeux étincelants d'indi- < gnation, tantôt illuminés d'espoir... »

Une autre séance de propagande a permis d'entendre l'éminente prédicatrice et l'éloquente oratrice populaire qu'est la Rév. Anna Shaw exposer pourquoi nous demandons le droit de vote, tandis que, quelques instants auparavant, M^{me} Maria Véronne, la célèbre avocate française, avait parlé avec le courage du cœur des rapports entre le suffrage féminin et la moralité. Une autre fois, ce furent les déléguées officielles des pays où les femmes ont le droit de vote (Norvège, Australie, Californie, Orégon, Washington, etc.), qui défilèrent à la tribune pour exposer ce que le suffrage féminin avait apporté à leurs pays (notons en passant que la déléguée australienne indiqua combien la mortalité infantile avait diminué depuis que les femmes sont < affranchies > sur le cinquième continent). Ce fut encore la séance où différentes déléguées exposèrent les meilleurs moyens, selon elles, < d'éveiller les femmes (mères de famille, femmes < religieuses, mondaines, intellectuelles, travailleuses sociales, < ouvrières, etc.), liées encore par des préjugés anciens, à la per- < suasion que les temps nouveaux offrent de nouveaux devoirs < et de nouvelles responsabilités >. La rédactrice du *Mouvement Féministe* ayant été appelée à parler sur ce sujet, les quelques détails qu'elle donna sur l'électorat féminin ecclésiastique en Suisse romande intéressèrent plusieurs personnes de l'auditoire, et nous nous sentîmes très fières d'avoir pu ainsi, petit pays retardé, apporter notre pierre à l'immense édifice qu'est le Congrès! Enfin, *last but not least*, la grande séance consacrée au douloureux sujet de la *Traite des blanches*, dans laquelle Mrs Chapman Catt parla avec indignation du < vice commercialisé >, et où Mgr Giesswein, prêtre et député hongrois, déclara avec les Finlandaises, les Américaines et les Australiennes, que le suffrage féminin est une des seules armes valables contre ce fléau.

Si l'on ajoute à tout cela que la Ligue internationale des Hommes pour le Suffrage des Femmes tenait simultanément ses séances, et qu'un grand meeting avait été organisé un après-midi, pour la jeunesse des deux sexes... on conviendra que si les Hongrois n'ont pas été suffisamment évangélisés, ce n'est pas la faute du Congrès!

* * *

Le matin, l'après-midi souvent aussi, nous travaillions à nos propres affaires : rapports administratifs, modifications de statuts, élection du Comité, etc. Le nombre des membres de ce dernier a été porté de sept à onze, ce qui nous vaut d'y voir figurer à côté de Mrs Fawcett et Stanton Coit (Angleterre), de Mlles Bergman (Suède) et Fruhjelm (Finlande) et de Frau Lindemann (Allemagne), M^{me} de Schlumberger (France), Mrs Mc Cormick (Etats-Unis), Miss Mac-Millan (Angleterre), M^{lle} Rosika Schwimmer (Hongrie — l'âme du Congrès pour le dire en passant) et Frau Stritt (Allemagne). Quant à la présidence, Mrs Chapman Catt a été nommée avec un enthousiasme unanime, dès qu'elle a déclaré bien vouloir accepter une réélection; et il serait difficile de trouver quelqu'un de mieux qualifié, de plus ferme et de meilleure grâce à la fois, unissant la distinction extérieure à

la supériorité morale et intellectuelle pour présider aux destinées de cette vaste Alliance si diversement composée, et qu'il faut guider avec tact et habileté. — Un autre jour, Mrs Stanton Coit, la trésorière, ayant présenté le rapport financier, la présidente n'eut pas de peine à démontrer que les finances de l'Alliance étaient insuffisantes pour la vaste tâche qu'elle avait devant elle; et nous assistâmes alors à une scène peu banale chez nous: de tous les coins de la salle se levaient des déléguées, des congressistes, saisies d'émulation, et promettant qui une guinée, qui vingt dollars, qui cinquante francs, pour chacune des deux années à venir, si bien qu'en une matinée fut rassemblée ainsi la somme de 31,375 francs¹. — La question de *Jus Suffragii*, l'organe officiel de l'Alliance fut aussi beaucoup discutée, la rédactrice, M^{lle} Martina Kramers ayant donné sa démission, et finalement remise au Comité. La délégation anglaise était arrivée avec la proposition de créer un Bureau international de presse, question qui nous intéressait spécialement, nous autres Suisses, qui songeons justement à instituer un secrétariat central; mais la proposition anglaise fut repoussée, la plupart des délégations ayant estimé qu'il était préférable que chaque pays consacrat ses forces et ses ressources à développer son propre secrétariat national, ces différents secrétariats pouvant ensuite facilement se mettre en rapport les uns avec les autres. Il y a là une indication précieuse pour notre Association suisse.

Je m'aperçois que j'allonge outre mesure les dimensions de cet article, et que je suis bel et bien en train de < raconter le Congrès! > Notons donc vite, avant de terminer cette sèche analyse, pourtant fort incomplète, que quatre pays nouveaux ont été admis dans l'Alliance: la Belgique, la Galicie, la Roumanie et le Portugal; que la Chine, nouvellement affiliée, a fait remettre solennellement une bannière de soie cramoisie, magnifiquement brodée; et donnons enfin le texte de la résolution votée à l'unanimité sur la brûlante question des suffragettes anglaises, texte que les journaux ont déjà reproduit, mais que l'on ne saurait trop méditer:

Considérant les désirs qui ont été exprimés, d'une part pour que « le Congrès blâme les méthodes militantes (action violente), d'autre « part pour qu'il les approuve, le Bureau international croit néces- « saire de présenter la résolution suivante:

« L'Alliance Internationale pour le Suffrage des Femmes, obligée « par ses statuts à une stricte neutralité sur toutes les questions rela- « tives à la tactique ou aux méthodes employées par chaque nation, « ne peut se prononcer ni pour ni contre les méthodes militantes « (action violente); mais, attendu que les désordres, les tumultes « et les révolutions n'ont jamais été invoqués contre le suffrage des « hommes, le Congrès proteste contre l'attitude des ennemis du « suffrage féminin, qui prennent prétexte des méthodes militantes « employées par une fraction d'un pays, pour refuser le vote aux « femmes du monde entier. »

* * *

Je voudrais encore relever quelques critiques que j'ai entendu murmurer autour de moi afin d'en dégager, ce qui est toujours utile, un enseignement pour d'autres fois.

On s'est plaint que le Congrès fût trop exclusivement anglo-saxon. Il est vrai qu'une forte majorité des déléguées était de langue et de mentalité anglaises, que la présidente ne parle qu'anglais, et que de ce fait, inconsciemment certes, les délibérations avaient une allure par trop anglo-saxonne, qui déroutaient un peu les déléguées de langue française. Mais nous sommes certaines qu'il suffira de peu pour y remédier, et que le

¹ Nous craignons que les trésorières de nos Associations suisses ne s'exposent à quelques déceptions, si elles essayent, chez nous, de ce système américain!! (Réd.)

Comité de l'Alliance se rendra compte de ce qu'il faut faire pour que les races latines, jusqu'ici peu nombreuses, se sentent aussi à l'aise que les autres dans ces séances. La présence de M^{me} de Schlumberger — que nous autres, Suisses romandes, pouvons considérer comme notre représentante — dans le Comité, nous en est un sûr garant. D'autre part, les Associations nationales ne pourraient-elles choisir pour leurs déléguées des personnes comprenant les trois langues ? De cette façon, les traductions, qui font perdre un temps précieux, pourraient être réservées aux votations, résolutions, etc., et la simple discussion gagnerait en rapidité, et par conséquent en intérêt. Je sais bien d'ailleurs que cette question des langues est une des plus difficiles à résoudre dans ces réunions internationales, et que, comme l'écrivait une correspondante de *Votes for Women*, beaucoup de temps peut être employé à discuter sur des termes techniques, qui n'ont ni leur équivalent ni le même sens dans toutes les langues.

On s'est plaint aussi de ce qu'il ne ressortait pas des travaux du Congrès des résultats bien tangibles. J'accorde que des modifications de statuts, des règlements d'administration intérieure ne donnent pas lieu de faire des récits sensationnels à ceux qui disent : « Qu'a-t-on décidé à Budapest ? » et qui ne savent rien de l'organisation de l'Alliance ; j'accorde aussi que l'on a bien souvent longuement discuté sur des questions dont on finissait par remettre la solution au Comité. Mais il faut aussi se rendre compte que l'on ne traitait pas là, comme dans d'autres Congrès, des questions d'ordre scientifique et théorique : on faisait de la propagande — et abondamment ! — et on réglait le mieux possible, eu égard aux situations si différentes des pays affiliés, les questions d'intérêt commun. Puis, comme ailleurs, j'estime que ce n'est pas par les rapports lus et les communications déposées que les Congrès sont utiles, mais bien par les relations personnelles, le contact humain — au sens large du mot — qu'ils créent. N'est-ce rien d'avoir entendu Anna Shaw, parlé à Jane Addams, fait tant d'amitiés californiennes, autrichiennes, belges, alsaciennes, anglaises, hongroises, qui sont basées sur une aspiration commune ? Et n'était-ce rien d'entendre, dans ce vaste palais, battre le cœur de deux mille huit cents femmes pour le même idéal de justice ?

Enfin, ce qui est plus grave à mon avis, on a reproché bien à tort au Congrès d'être un Congrès aristocratique et capitaliste. Un journal socialiste de Vienne, l'*Arbeiter-Zeitung*, a publié un article qui critique des modistes et des employées de Budapest de s'être associées à des comtesses et à des millionnaires pour demander le droit de vote, au lieu de chercher à améliorer leur situation et leur salaire. « Comment, dit-il, dans un pays dans les usines duquel on travaille 16 heures, dans un pays où des femmes gagnent 20, 30, au plus 60 hellers par jour, où des jeunes filles manipulent du tabac de 2 heures du matin à 10 heures du soir, où des enfants de 6 ans sont employés à fabriquer des allumettes... n'y a-t-il rien de mieux à faire qu'à demander avec de riches étrangères les droits politiques ?... »

Non, il n'y a rien de mieux à faire. Les femmes de la campagne de Nagyváros, qui, leurs capuches grises sur la tête, siégeaient au milieu de nous, l'avaient bien compris. Ce n'est qu'avec l'arme du bulletin de vote que les ouvrières hongroises lutteront sûrement pour leur vie. Ce n'est que par le suffrage que la situation économique des femmes sera améliorée. Et les 30,000 francs votés d'enthousiasme en une matinée ne seraient qu'une goutte d'eau dans la mer de misères sociales, alors que dépensés pour le suffrage, ils peuvent réaliser des miracles. Je reviens de

Budapest, plus persuadée encore que je n'y avais été : le suffrage féminin est la clef de tout mouvement humanitaire, philanthropique ou social. Il nous le faut d'abord. Sans lui, nous ne pouvons rien. C'est mettre la charrue devant les bœufs que nous occuper d'antialcoolisme, d'égalité de la morale, de législation ouvrière, de protection de l'enfance... sans avoir le bulletin de vote. Conquérons-le d'abord. Unissons-nous pour cela. Abandonnons même, s'il le faut, momentanément nos tâches journalières, nos devoirs pourtant pressants, que nous reprendrons ensuite — quand nous l'aurons gagné — avec succès : en citoyennes alors, et en législatrices. E. Gd.

L'abondance des matières et la difficulté des communications pendant les vacances nous obligent à remettre à notre prochain numéro la publication de nos Chroniques féministes anglaise et française, ce dont nous nous excusons auprès de nos lecteurs, comme auprès de nos collaboratrices. (RÉD.)

UN FAIT DIVERS

Les objections que l'on oppose aux revendications féministes ne sont bien souvent que des arguments forgés par les besoins de la cause, ou des préjugés admis par l'opinion publique, sans examen et sans contrôle ; aussi, lorsqu'on veut les saisir et les serrer de près, on les voit s'évanouir comme des fantômes. Un fait, qui s'est passé récemment, à la Chaux-de-Fonds, nous en fournit une nouvelle preuve.

Le groupe féministe de cette ville s'était adressé à la Commission scolaire pour lui demander de faire donner aux jeunes filles de l'École supérieure, aussi bien qu'aux jeunes gens, un cours d'instruction civique. Il est notoire, en effet, que la plupart des femmes ignorent presque complètement les rouages de notre vie publique, et que cette ignorance entraîne après elle de sérieux inconvénients.

Dans la discussion à laquelle donna lieu cette pétition au sein de la Commission scolaire, l'un des membres combattit la motion en alléguant que des objets d'étude, plus essentiels pour les jeunes filles que celui-là, s'imposaient à l'attention de la Commission, et il ajouta que, d'ailleurs, *c'est dans les pays où les femmes ont le moins de droits politiques, qu'il y a le moins de morts infantiles.*

Une telle affirmation sortant de la bouche d'un homme cultivé et autorisé, puisque cet homme n'est rien moins qu'un docteur en médecine et un gynécologue, ne pouvait naturellement passer inaperçue, ni être envisagée comme un propos sans valeur, et l'on comprend qu'elle jeta un certain émoi dans les rangs des partisans du suffrage féminin. Reproduite avec complaisance par plusieurs journaux locaux, elle risquait de devenir, dans la main des adversaires, une arme plus ou moins redoutable. L'un de ces journaux, cependant, le seul qui soit franchement favorable aux droits de la femme, *la Sentinelle*, mit en doute la vérité de l'assertion énoncée plus haut et déclara qu'il serait heureux de publier des données exactes sur la question soulevée dans la Commission scolaire.

Le groupe féministe aurait eu mauvaise grâce à garder le silence et à ne pas chercher à défendre ses positions. La présidente commença par faire une démarche auprès de l'auteur de l'attaque, qui la reçut fort aimablement, mais elle s'aperçut bientôt que, pour appuyer son allégué, il n'avait à sa disposition aucun document, ni aucune preuve de fait. Puis, s'entourant de renseignements et de chiffres puisés aux meilleures sources, elle entreprit dans une série d'articles publiés par *la Sentinelle*, de réfuter la thèse, que « les morts infantiles sont plus nombreuses là où les femmes jouissent de droits politiques. »

Il ne lui fut pas difficile de démontrer que, dans les pays qui ont accordé aux femmes le droit de suffrage, comme la Finlande, la Norvège, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, etc., etc., celles-ci ont mis à profit ce privilège pour proposer et faire voter des lois nombreuses ayant pour objet l'hygiène de l'enfance et la protection des nouveau-nés. C'est ainsi que le Sénat australien, dans une séance tenue en novembre 1910, rendit hommage au travail des femmes électriques et élues, par une déclaration, dont nous nous nous permettons de